

« [...] Si du moins, repoussés par les éditeurs, les jeunes écrivains pouvaient se manifester dans les revues... Mais les grandes revues ont les mêmes soucis que les éditeurs : il leur faut ménager le public, le disputer aux hebdomadaires et aux « digests ». Et l'époque est loin, où l'on voyait chaque mois surgir une revue nouvelle, avec la fraîcheur de son titre et l'aplomb de ses manifestes. Quel dommage ! Rien ne peut remplacer les jeunes revues. À chacune d'elles, on sent bien que tout recommence ; cinq ou six garçons, au hasard des rencontres, se sont découvert de merveilleuses affinités ; ils s'unissent, ils se cotisent, ils vont enfin donner à la beauté les traits nouveaux et définitifs qu'elle réclame, et sans lesquels il lui faudrait s'ensevelir dans les musées. Ils sont ardents, ils sont désintéressés. Ils appellent la gloire, c'est entendu, et leur cœur se gonfle devant ce nom, le leur, pour la première fois imprimé, devant ce texte, qui est leur œuvre, qui est eux-mêmes, et qui soudain se présente à eux sous la même forme éternelle qu'un texte de Pascal ou de Baudelaire. N'importe ; ils aiment, ils défendent, il servent.

Ils sont indépendants. Ils jurent de toujours mépriser les démarches, les complaisances, les dédicaces trop flatteuses aux critiques et aux membres des jurys. Ils savent que le propre d'un écrivain n'est pas de faire une carrière, mais d'accomplir une œuvre. S'ils voient sortir, d'une maison d'édition, ces voitures luisantes qui portent sur leurs flancs le titre du roman à succès (ce fut cette année le *Tour du malheur*, ce qui n'ajoute ni n'enlève rien à cette œuvre), ils refusent d'avance une gloire qui ne serait pas due à leur seul mérite. Bien plus, s'il leur fallait choisir entre la gloire et le mérite, ce n'est pas la gloire qu'ils choisiraient. Bref, une fois de plus, grâce à eux, le monde est jeune et les Lettres sont la patrie des âmes libres.

C'est, va-t-on dire, un Âge d'or que j'évoque. Bien sûr. On ne voit plus guère de jeunes revues (j'en connais deux ou trois pourtant). Le papier, l'impression, le brochage, la diffusion : comment assumer tous ces frais, quand on subvient assez mal à sa propre vie ? Cela me fait songer à une petite histoire, la plus simple du monde, mais qui, dans sa simplicité même, ne me semble point dépourvue de saveur. Je connais un jeune écrivain qui a publié, voilà deux ou trois ans, un beau livre d'essais. Il l'a publié : c'est une chance ; il a reçu de son éditeur dix ou douze mille francs : c'est un miracle. Toutefois, un jour, cette richesse parvient à son terme. Notre garçon, qui n'a pas de fortune personnelle (c'est une faute), s'éprend là-dessus d'une fille pauvre, et l'épouse : cette fois, c'est un désastre. Le jour même du mariage, la jeune femme doit s'aliter ; on l'opère le lendemain, puis on lui impose un an de soins et de repos. Je m'excuse de ces pauvres faits, n'ayant aucun goût pour la complainte. Voilà donc un garçon mis en demeure de gagner une double vie. Il y est bien résolu : mais que sait-il faire ? écrire, rien d'autre, écrire des essais. C'est ici que mon histoire devient édifiante. Il existe des protecteurs des Lettres. Le garçon dont je parle a le bonheur de rencontrer l'un d'eux, Mécène en herbe, mais trafiquant fort averti, qui le prend comme secrétaire dans sa maison d'exportation. Du coup, le jeune écrivain peut vivre et faire vivre sa femme. S'il ne peut plus écrire, est-ce la faute de son patron ? Le patron a pour lui beaucoup d'estime : « Ce petit n'est pas sot, m'a-t-il dit ; il travaille, il fait ce qu'il peut... Mais voyez-vous les affaires, le sens, l'intelligence des affaires, il n'a pas ça dans le sang ! » C'est une tare.

Revenons aux jeunes revues. Il n'en est plus guère, disions-nous ; les temps s'y opposent. Mais les sentiments que je prêtai à un Âge d'or, je suis sûr qu'ils n'ont pas entièrement disparu. Et qu'à Paris ou à Bruxelles, à Bordeaux ou à Lausanne, quelques jeunes gens gardent encore cette foi, ce culte des valeurs désintéressées, c'est beaucoup, c'est presque suffisant – jusqu'à la venue des temps meilleurs. [...] »

Marcel Arland, Moments littéraires, « Chronique libre », *La Gazette de Lausanne*, 26 septembre 1950.